

« Bretonnes » : les coiffes décoiffantes de Charles Fréger

LE MONDE | 29.07.2015 à 08h12 • Mis à jour le 29.07.2015 à 09h50 | Par Claire Guillot (*journaliste/claire-guillot*) (Rennes, Saint-Brieuc, Guingamp)



Ensemble de cérémonie avec coiffe de la région de Plouguenast, 1930. CHARLES FRÉGER

Fasciné par les uniformes et les costumes, Charles Fréger a déjà photographié de façon méthodique des majorettes, des légionnaires, des jockeys, des nageuses ou des sumos. Pour les institutions qui les exposent, ses portraits méticuleux et très posés ont un double avantage : ils contentent non seulement les amateurs de photographie contemporaine, qui y voient, à juste titre, un questionnement sur l'identité individuelle et collective, mais aussi les modèles. Ces derniers s'y trouvent représentés de façon digne et flatteuse. Attention portée au costume, solennité de la pose... Charles Fréger semble toujours faire corps avec ses sujets, comme s'il voulait conforter à travers ses images le rôle qu'endosse celui qui porte l'uniforme, et qu'il veut plus grand que lui.

Délicatesse des ouvrages

On reconnaît bien sa patte, mi-empathique mi-distante, dans la série « Bretonnes », résultat d'une résidence au centre d'art de GwinZegal (Guingamp) et qu'il expose tout l'été dans quatre lieux – Guingamp, Saint-Brieuc, Pont-l'Abbé et Rennes. Aussi obsessionnel que méthodique, le photographe a pris près de trois ans pour connaître et visiter les cercles bretons, ces associations vivaces où de jeunes gens cultivent chaque week-end l'art des costumes et des danses traditionnels. Il en a tiré un travail principalement centré autour des coiffes, avec de beaux tirages qui mettent en valeur la délicatesse des ouvrages : dentelles fines et pliages sophistiqués, rubans amidonnés et épingles savamment placées. Les noms eux-mêmes sonnent comme des poèmes : chikolodenn, catiole, poupette, tintaman, marmotte...

Mais ses grandes images élégantes et très colorées donnent surtout la mesure de la variété de ces constructions de tissu, portées pour la plupart jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, et qui vont du bonnet tout simple à la fabrication alambiquée en passant par la coiffe de deuil. Les couleurs sont bien plus vives que ce à quoi on s'attend, les pans de tissu qu'on croyait destinés à cacher la chevelure deviennent des artifices de beauté qui la magnifient.

Au fur et à mesure du développement de l'activité professionnelle féminine, les coiffes se sont peu à peu simplifiées et réduites en taille, gênant moins les mouvements. A l'exception de la coiffe bigoudène, qui a, elle, pris de la hauteur – devenant à l'occasion un cliché connu dans le monde entier. Mais toutes ont finalement été abandonnées pour l'usage quotidien, prenant un autre statut : objets précieux, symboles d'un autre temps et d'une identité, redécouverts par les cercles bretons qui ont accompagné le renouveau de la culture de la région, ces coiffes et costumes ont pris une nouvelle vie, reproduits et portés lors de concours de danse – qui inventent des chorégraphies à partir de pas traditionnels désormais codifiés.

LA JEUNESSE DES
MODÈLES
FRAPPE L'ŒIL.
CES COSTUMES
SONT-ILS VIVANTS
CAR UTILISÉS
RÉGULIÈREMENT,
OU MORTS CAR
FIGÉS ?

S'il a pris soin, dans le livre qui accompagne les expositions, de faire écrire un texte au spécialiste des coiffes Yann Guesdon, Charles Fréger n'a pas eu l'ambition de dresser un inventaire scientifique en images. Le photographe n'a d'ailleurs pas hésité à faire des anachronismes et à convoquer l'invraisemblable dans ses images, mélangeant les costumes de différentes époques, photographiant à la plage des jeunes filles vêtues d'une tenue originaire de l'intérieur des terres. Son propos est clairement moins historique qu'esthétique : « *On ne doute pas que ces images datent de 2014* », dit-il dans une vidéo tournée par le centre d'art GwinZegal.

Surtout, en rupture avec ses habitudes, le photographe a pour une fois osé une mise en scène moins dépouillée, et a utilisé un écran de toile devant et derrière lequel il a fait poser ses sujets. Ce dernier rend le fond flou, et donne une note onirique et picturale à l'ensemble – impossible de rater les allusions à la peinture flamande ou à l'école de Pont-Aven.

Construction irréaliste

C'est là toute l'intelligence de Fréger : les poses et les scènes jouent clairement avec l'idée de représentation d'un imaginaire breton, construction irréaliste et fantasmée. On voit les jeunes filles en fleurs dans des scènes champêtres, au milieu des foins, en train de pêcher sur la plage – parfois dans des costumes de cérémonie ou du dimanche totalement inadaptés. A Saint-Brieuc, les images de Fréger s'inscrivent d'ailleurs dans un parcours intitulé « Cliché breton ? », qui place le photographe dans la longue lignée des imagiers de la Bretagne.

« *Ses images sont une interprétation, de même que les jeunes filles font une interprétation des costumes* », souligne Paul Cottin, directeur du centre d'art GwinZegal, à l'origine de la commande. Ce dernier a préféré, dans l'exposition de Guingamp, replacer le travail sur les coiffes de Charles Fréger dans une perspective photographique plus large, au sein d'une mini-rétrospective. Les trois autres lieux ont plutôt opté pour une perspective régionale, le Musée de Rennes exposant aussi des modèles de coiffes d'époque.

Partout, la jeunesse des modèles frappe l'œil. Et ne manque pas d'interpeller sur le statut de ces costumes que toutes portent avec passion. Sont-ils vivants car utilisés régulièrement, ou morts car figés ? Le Musée de Rennes a eu la bonne idée de filmer deux Bretonnes investies dans les cercles, qui donnent chacune une vision bien distincte du sens de cet engagement. L'une défend une tradition ouverte, avec des costumes qui évoluent, l'autre un héritage immuable qu'il convient de préserver et qui définit l'identité d'un terroir, le sien, en opposition à celle du reste du pays. Le photographe, lui, reste à distance de ce débat. Il se contente de remarquer : « *Les costumes font partie de la vie actuelle de la Bretagne. Les coiffes ont été refabriquées, les filles apprennent à les faire. Elles les portent plus souvent que moi la cravate, donc c'est contemporain.* » Charles Fréger organise à Pont-l'Abbé, en septembre, un atelier pour créer un modèle de coiffe contemporaine.



J (<http://www.gwinzegal.com/actualite.html>) , 3, rue Auguste-Pavie, à Guingamp. Gratuit. Jusqu'au 27 septembre. **Musée bigouden** (<http://www.ville-pontlabbe.fr/musee/>) , square de l'Europe, à Pont-l'Abbé, De 3,50 € à 4,50 €. Jusqu'au 31 octobre . **Musée de Bretagne** (<http://www.musee-bretagne.fr/expositions-temporaires/bretonnes/>) , 10, cours des Alliés, à Rennes. De 3 € à 5 €. Jusqu'au 30 août. **Musée d'art et d'histoire** (<https://www.facebook.com/musee.stbrieuc>) , cour Francis-Renaud, rue des Lycéens-Martyrs, à Saint-Brieuc. Entrée gratuite. Jusqu'au 27 septembre.

J Livre : *Bretonnes*, de Charles Fréger. Actes Sud. 264 p., 35 €. www.actes-sud.fr (<http://www.actes-sud.fr/actualites/bretonnes>)
